



## «L'Ethique du désir»

### Au sommaire de ce numéro :

Pourquoi tant d'éthique?.....	page 3
Regards psychanaly-éthique .....	page 4
Ethique en Psychanalyse.....	page 7
Les tics de l'adaptation.....	page 10
La vie au risque de la foi.....	page 13



est la revue du Cercle En-Passe analytique-L'Ecole  
[www.enpasseanalytique.com](http://www.enpasseanalytique.com)

**Responsable de la publication :**

Thierry Piras – Psychanalyste – 28 rue de Tolbiac Paris 13  
Tél : 01.45.85.37.66

**Rédaction / Réalisation :**

Pascal Wilhelm

**Ont collaboré à ce numéro :**

Thierry Piras, Chantal Belfort, Martine Bourdin

**Parution :**

2 numéros par an et numéros exceptionnels

**Tirage / Diffusion :**

Diffusion interne : tirage papier (30 ex. env.) et pdf  
Diffusion gratuite – Contribution volontaire possible

***Toute reproduction complète interdite***

## Edito

**A**vec ce premier numéro de l'année 2011, c'est une invitation à en dire, parler, autour de l'éthique, qui vous est proposée. De morale, de valeur, de sens, mais pas tout à fait dans ce qui ferait loi d'unité, couleurs d'une appartenance au groupe, car bien davantage dans sa considération de la singularité de l'être de désir. Il pourrait presque en émerger une dialectique, entre faire tas, et faire alliance, de ces chemins qui mènent au sujet. Et en me taisant dès à présent, que justement chacun chacune à sa propre route chemine, à son rythme, à sa signature, à l'acoustique de son propre mouvement de mélodie, pour s'en rencontrer aux fils des quelques articles qui composent ce numéro, comme s'il me faisait éthique de nommer que nul autre que soi-même puisse se nommer de son désir. D'une loi que je n'ai pas pas fini d'explorer, mais qui déjà fait clé de voûte, par voix – et voie(S) – de transmission.

Cette prise de tribune également, pour vous informer que Christelle Wilhelm vient de transmettre ses fonctions de référente de la commission Formation, à Nathalie Combet-Joly. Rappelons nous comme la commission Formation est une initiative ambitieuse et ô combien complexe, puisqu'il est question de poser les conditions de la transmission d'un savoir, qui s'échappe, pour l'essentiel, à la compréhension. S'y engager relève du courage des pionniers, des premières pierres à poser, des premiers chemins à tracer, sur lequel socle l'avenir reste à s'y inviter. En passant le relais de référente de commission, Christelle n'en demeure pas moins membre active pour les actions en cours et les futurs projets. Toute la rédaction présente ses remerciements à Christelle pour son ouvrage, et ses bons voeux à Nathalie pour la suite. Enfin, sachez qu'un cartel sur la sexualité est d'ores et déjà à pied d'oeuvre pour nous présenter ses travaux, sulfureux, sidérants, selon quelques rumeurs ayant pu flirter, en exclusivité, dans le prochain numéro de En-Dire.

*Pascal Wilhelm*

## Calendrier

### **Le (S)éminaire**

*Hôtel Park&Suites\**

*19h30-21h30*

*Participation : 10€*

#### **« Névrose, psychose, perversion »**

Il s'en dira sur ce thème, jusqu'à l'été, les jeudi suivants : 7 avril, 21 avril, 12 mai, 26 mai, 9 juin et 30 juin.

#### **« Fin de l'analyse et l'analyse sans fin »**

Cette thématique des rendez-vous du lundi sera visitée les 11 avril, 2 mai et 20 juin.

### **Les intensifs**

*Hôtel Park&Suites\**

#### **« Fin de l'analyse et l'analyse sans fin »**

Le dimanche 8 mai 2011.

De 9h30 à 19h. Coût : 120€

#### **« Névrose, psychose, perversion »**

Le dimanche 26 juin 2011.

De 9h30 à 19h. Coût : 120€

#### **« de l'autre à l'Autre »**

Le dimanche 28 août 2011.

De 9h30 à 19h. Coût : 120€

### **Le Colloque**

*MAS, Salle Tilleul\*\**

#### **« Sens et non sens de la rencontre amoureuse »**

Le samedi 14 mai 2011.

De 9h15 à 19h.

Participation : 60€

*\* Park&Suites, 15 r. de Tolbiac, Paris 13.*

*\*\*MAS, 18 r. des Terres au curé, Paris 13.*

**Vous souhaitez rejoindre les commissions du Cercle En-Passe analytique-L'Ecole,  
et vous associer à leurs travaux?**

**Pour tout renseignement, adressez-vous à leurs référents respectifs :**

Commission Colloque : Thierry PIRAS (01.45.85.37.66)

Commission Formation : Nathalie COMBET-JOLY (01.40.31.05.09)

Commission Revue : Pascal WILHELM (06.83.26.52.86)

## Pourquoi tant d'éthique?

**L**es médias nous en offrent particulièrement ces temps-ci, à débattre. Comme pour nous assurer qu'il y a de l'éthique ou qu'il y en aura du fait de l'évolution de nos comportements et mentalités, de notre façon de consommer et d'utiliser des biens, qu'ils soient matériels, animal, végétal, voire humain (comme le fameux bébé médicament). Effectivement, de la nécessité de cadrer, de poser des limites qu'il ne serait pas bon de dépasser au risque d'y perdre de son humanité. De la nécessité de protéger l'humain afin qu'il ne soit pas indigné, outragé dans ce qu'on pourrait lui infliger. Cet humain attend qu'on lui accorde le bonheur ou ce qui est de l'ordre du bien, du bon, de l'agréable, de la satisfaction. Il doit pouvoir jouir et profiter de la vie, sans limite, et consommer ; ce qu'on lui demande de faire par ailleurs sans trop se poser de questions. Il en va de la croissance économique qu'il importe de satisfaire, mais jusqu'où ?

Des sages s'élèvent, mais il semble trop peu nombreux pour que l'on daigne s'abaisser à les entendre. La loi du marché, c'est la loi sacro-sainte. Mais si point d'éthique, l'homme, à coup sûr, tomberait comme bien de consommation...! Pourtant, à y regarder de près, n'est-ce pas ce qu'il est un peu devenu. On pense pour lui, on organise le monde de tel sorte qu'il y succombe. A quoi succombe-t-il ? Dans cette quête effrénée du désir de l'avoir et moins de l'être, quand peut-il se poser ? sauf à trouver un trop, trop d'une souffrance en manque à être. Mais d'un « Qui suis-je » ou d'un « Où vais-je ». Et là patatras, un monde peut s'écrouler, mais d'un autre qui peut s'ouvrir à lui, dans un espace à rechercher, quêter, pour trouver des réponses, des aides pour une échappée belle de se qui se consume à lui d'une jouissance le laissant à bout de souffle.

Un second souffle, oui, s'il ose s'en dire de son désir (qui peut s'entre apercevoir dans le cabinet d'un analyste par la compréhension des symptômes, des lapsus, des signifiants ...de tout ces manques...). Ce qu'il ne sait pas encore, c'est que c'est de lui seul (l'analysant) que viendra son « salut » car l'analyste s'il est à l'écoute et s'il peut poser interprétation, ne fera pas à la place de l'analysant cette levée du voile de la connaissance dans ce qui se jouit de lui. Il le livrera à lui-même, à ses désirs, l'abandonnera à ses frustrations car seul l'analysant peut arrimer ses désirs si spécifiques à lui. L'éthique du psychanalyste, c'est qu'il ne décide pas, ne pense pas à la place de ce sujet en devenir d'un « je suis ». Chacun est spécifique face à ses besoins, ses plaisirs et surtout face au désir qui le mène, cette force d'un manque insondable, mais si compris comme tel, pourra trouver un fond. Un fond, une assise sur cette glotonnerie d'un manque (cela est inconscient). Ne dit-on pas que la connaissance libère... une connaissance de soi. Finalement, c'est à l'analysant de décider et de prendre acte de ce qui pour lui est satisfaction, plaisir. L'autre, que peut-il en savoir, si ce n'est que chacun de nous est traversé par les affres du désir qui lui est propre, d'une expérience de vie unique.

Donc, de l'éthique, oui, mais spécifique à un sujet. Si le désir, la jouissance, le transfert, l'inconscient est le « fond de commerce » de l'analyste, le sujet en devenir d'un « Je », pourra se d'étiqeter du désir et trouver son éthique dans ce qui le fonde lui et lui seul. Tout cela, en connaissance de cause du désir.

Martine Bourdin

## Regards psychanaly-éthique

**S**i la réflexion sur l'éthique ne semble pas aberration et ce au moment où tout semble l'occasion ou le prétexte pour parler d'éthique (politique, médecine de fin de vie, procréation assistée, utilisation des embryons humains aux fins de ressources de guérison), la psychanalyse fait spécificité, aussi dans ce champ d'appropriation des règles de la relation à l'autre.

Ethique nous vient du grec ancien, à la fois, «èthos» ce qui a trait au fait d'habiter le monde, et l'observation des structures de caractères. Ce terme donnera naissance pour les animaux à l'éthologie. Ethique «descend» aussi de «Ethiké», qui désigne le comportemental, pour désigner un savoir relatif à la façon de se comporter. Le terme de morale, quant à lui vient du latin et semble historiquement, plus attaché aux types de normes, de valeurs hérités du passé, de la tradition, de la religion. Nous trouvons avec la morale, l'idée de ce qui est transmis, alors que l'éthique semble plus s'attacher au fil des époques modernes, à tenter de cerner les domaines où les normes et les règles de comportement sont à construire. Ainsi l'éthique semble s'occuper de nos actions, comme pour coller à cette injonction : «comment agir ?», «Que dois-je faire ?», «Comment dois-je m'y prendre, avec quelles modalités pour quels objectifs, quelles finalités, et ce même avec le «A quel prix ?». Le mieux n'est pas ainsi nécessairement le même pour chacun et ce, si l'éthique revendique un universalisme, en éloignant toute particularité. Il s'agit de savoir, «au nom de quoi» nous allons prendre une décision, plutôt qu'une autre, qu'elles sont les valeurs auxquelles nous allons nous référer, et ainsi connaître les critères de notre choix. Rappelons que le choix que nous accomplissons, même s'il s'assemble d'une conduite ou d'un choix égoïste, n'en engage pas moins les autres. L'éthique se penche, à parfois y tomber ( ou peut-être pas suffisamment) dans le registre de l'autre. L'éthique est bien le souci de l'autre, la question de l'autre. En revenant à la Bible, l'orientation posée, comme élément de la loi, est de ne pas nuire à l'autre, comme dans cet adage : «Ne pas faire aux autres, ce qu'on ne voudrait pas qu'ils nous fassent». Ainsi les sociétés éclairées de cette orientation, qui traverse toute la philosophie classique et moderne, se confrontent à des règles qui ont pour but de mieux vivre ensemble. Le cas de conscience, interviendrait, dans le registre d'un conflit entre des règles, ou entre le Bien commun et le Bien particulier.

Aristote, dans l'Ethique à Nicomaque, cherche à comprendre sur quoi se fonde le bonheur humain, et quelles vertus y contribuent le mieux. On parle de vertu pour désigner l'existence juste conforme à l'éthique, comme les notions de franchise, de solidarité, de fidélité ; les chrétiens y ajouterons l'amour, du moins l'amour de Dieu. De ce fait, l'éthique qui interroge le Bien, doit aussi prendre en compte le Mal, pour l'expliquer, le justifier et parfois le combattre.

### **Pour en-dire**

Ce rapport à l'autre, pour ne pas dire, cette équation posée au champ de l'autre, n'est pas étranger à la psychanalyse, c'est même en quelque sorte ce qui la fonde et la structure, jusque dans les affres de la cure. L'éthique, de toujours se réfère à la question du Bien et à ses conditions d'accès. Elle interroge les limites à l'intérieur desquelles peut être jugée bonne une action, ainsi que la raison qui préside à ce jugement. Sur le Bien, faisons retour à Kant : « Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse en même temps toujours vouloir comme principe d'une législation universelle» (Critique de la raison pure 1788). Ainsi, nous entendons par là qu'est Bien, ce qui

peut l'être pour tous. Mais ce fait d'universalité, pose la question de ceux qui justement, pour une raison ou une autre ne peuvent pas justement s'adjoindre à cette communauté universelle. Alors ceux qui ne partagent pas, sont forcés d'accepter le Bien, c'est à dire de renoncer à la réalisation de leur désir. Dans ce cadre ci, nous pourrions énumérer sans hiérarchisation, le fascisme, le communisme, l'idéologie capitaliste, la société de consommation, les idéologies modernes (droite, gauche).

Actuellement, l'universalité du Bien, relève du discours de la science et il est quasiment prouvé scientifiquement. De ce fait, la psychanalyse rappelle que plus le particulier du désir du sujet est rejeté, plus celui-ci fait retour violemment dans le Réel. Si nous interrogeons ce sur quoi ce fonde le particulier du désir humain, nous entendons, que ce qui résiste à l'universalisation, ce qui échappe ne peut être abordé que sous sa forme négative. C'est à dire, que par le biais de son défaut, ce lieu est pour Freud, l'au-delà du principe de plaisir et pour Lacan, la jouissance. Dans le champ humain la jouissance est interdite ; alors renoncer à la jouissance implique d'y avoir accès autrement par le biais du désir. La jouissance devient en quelque sorte le Bien, que l'on paie pour mettre en oeuvre la réalisation de son désir.

L'expérience analytique propose une éthique du sujet qui repose sur une perte de jouissance et qui est centrée par l'objet cause du désir. Toute éthique vise un ordre définissant une norme de conduite, de fonctionnement dans l'ère de l'autre. Cette norme se réfère au savoir qui implique le discours dans lequel elle s'inscrit. Or, nous sommes en présence de deux discours, celui du Maître (ou de la science) et le discours analytique (ou celui du rapport à la castration, à l'Autre). Dans le discours du Maître, avec la plupart du temps, son appendice, qu'est la déontologie (doctrine de ce qu'il convient de faire), l'ordre du désir est évacué. Dans la relation d'aide, par exemple, il nous est parlé du Bien qu'il faut consentir vers l'autre, qu'il faut veiller à son destin de guérison, qu'il faut en quelque sorte manifester la satisfaction de ses besoins. Alors à ce moment précis, le Bien est mis au rang de besoin et le thérapeute à celui d'émasculateur au bénéfice de la norme, de l'universalité, d'un Bien, le plus souvent utilitariste (comme ce qui résonne pour le plus grand nombre, en terme d'adaptation). Ainsi, nous voyons que la déontologie, en faisant l'économie de l'angoisse liée au manque dans l'Autre - qui est du discours de la psychanalyse - soude solidement un lien social. Nous savons que le manque dans l'Autre, le renvoie à son propre manque. Alors la déontologie et sa «folle» revendication, comme gage de sécurité humaniste envers le patient, ne peut que traduire par un vouloir-le-bien-du-patient. Alors donc pas de déontologie dans le champ de la psychanalyse, pas de déontologie, au sein du cercle En-Passe analytique-L'Ecole - et Bien non- mais de l'éthique du désir, encore et encore de l'éthique du désir. Convenons que nous passons du dire le Bien à Bien-dire. Le dire est attendu au lieu d'achoppement du discours de l'analysant, «de là où ça m'échappe». Le désir de l'analyste n'est pas le désir de normaliser, de soigner, de guérir, de réparer l'autre. Car ce n'est pas un désir pur, c'est un désir d'obtenir la différence absolue ; de celle qui emportera l'analysant sur les rivages de sa capacité à cerner, à isoler ce qui le différencie comme tel, de l'assumer, et peut-être pouvoir dire : «je suis de ça».

Que peut être l'intention d'un discours où le sujet, en tant qu'il parle est exclu de la conscience? Que peut valoir en fait l'éthique du Bien, quand le sujet ignore de fait ce qu'il dit, quand il le dit? Rien, ou plus exactement tout du rien, de ce rien qui ramène à l'expérience première, de celle qui s'appareille au désir d'inceste, de ce qui ne s'énonce pas dans la loi maternelle comme déni du sujet, en dehors de toute qualification au service sexuel de la mère. L'éthique, comme somme des

critères qui fondent le champ de la relation du sujet à l'autre, ne peut tenir à la lecture d'une clinique analytique prompte à mettre en évidence que l'intentionnalité vers l'autre ne repose en fait que du manque. A savoir, toute tentation à reconstruire cette rencontre perdue avec la mère, cette rencontre avec l'impossible sérénité de la jouissance faisant obstacle au plaisir. Si l'éthique de la psychanalyse pouvait s'inscrire comme les commandements d'une table de la loi, elle aurait le visage non reflété d'un signifiant en place d'un signifiant pour un sujet. Si l'éthique de la psychanalyse devait faire couler le sang d'un fils, comme lors d'un sacrifice attendu, il s'agirait du sacrifice du fils du sans Nom-du-Père, sur l'autel d'une loi maternelle impropre à satisfaire la sujetisation de l'enfant de l'homme, à l'éthique d'un universalisme qu'est l'Autre.

Et si nous revenons un moment, pour ne pas dire un moment du non dire, à l'éthique en psychanalyse, ou à l'éthique du cercle, nous ne pouvons que nous taire. La préséance du dire s'accomplit dans l'oeuvre du dit, ce qui se mène dans le discours analytique sur les traces du signifiant. Le Bien, et le Mal, pourquoi pas, se somment dans la lecture, non plus de ce qui ferait sens de l'autre, mais des non sens de l'Autre, en ce qu'il inaugure dès la première fois du Manque, d'un sujet à écrire en lettre dévoilée, celle du désir, celle de la jouissance. La toute puissance du désir engendrant la crainte et la défense qui advienne chez le sujet. L'interdiction chassant du sujet son énoncé (l'énoncé du désir), pour le faire passer à un autre, le vrai celui-ci, l'inconscient, qui ne sait rien de ce que supporte sa propre énonciation. Et ce même, si nous faisons retour à cette affirme : «Ne pas faire à l'autre, ce que je ne souhaiterai pas qu'il me fasse», où l'autre auquel le sujet semble s'adresser n'est pas ce qu'il croit, à savoir un simple autre. Mais l'autre, au sens d'inconscient, dans le terme où se joue à lui ce qui justement ce joue de lui, le désir, la jouissance.

Dans le cadre de la cure, en pleine poésie du transfert, quand la comédie humaine joue l'oeuvre du passé, mais toujours du ça, si l'analyste s'instaure, du soucis du bien-être de l'analysant, dans ce qui serait du Bien et non plus du Bien-dire, alors il ne peut plus faire trou. Trou au sens de ce qui, dans la brèche du silence, ou de la frustration l'analysant s'éperonne du Manque et non pas de la chaleur de la sécurité d'une relation humaniste. L'analyste est tout sauf bien intentionné, il est de ce Tout qui ne le mène pas, en rappel à sa propre analyse, et de ce qui a été dénoué, à être dans le respect du candide à l'analyse. Car le respecter, s'assimilerait à respecter son impuissance, sa désujetisation, sa trace à un rendez-vous phallique à revisiter. L'analyste ne peut «respecter» le sujet présent à lui qui ne sait pas ce qu'il dit ; mais il est du respect pour le Bien-dire. Dans ce sens où la libre association, l'interprétation et le troisième larron, le transfert, ne vous changent pas un homme, ne vous guérissent pas un malade (un malade non, mais un analysant, souvent), mais vous content ce qui est d'un parlêtre. Analysant et analyste se voient ainsi éconduits du champ de l'imaginaire et du symbolique, pour frayer à tout sens du dire dans le Réel.

En guise de conclusion, sachez que vous ne trouverez, pas ici ni ailleurs chez moi, de volonté d'énoncer une quelconque déontologie, surtout si elle se pare de toutes les vertus de la morale, même celle d'un bien-être, politiquement correcte. Ni règlement intérieur, ni catalogue des bonnes intentions d'un faire attention à l'autre. Mais seulement, l'éthique du désir, ou si vous préférez un autre nom, la psychanalyse.

Thierry Piras

## L'éthique en psychanalyse

*«Sincérité totale contre discrétion absolue»,  
nous résume Freud de la relation analysant/Analyste.*

**N**ous retrouvons l'éthique dans le domaine médical, sportif, associative... L'éthique en psychanalyse relève probablement plus d'une nécessité liée à la pratique que de la morale qui garde néanmoins valeur d'un étayage concernant l'«Être» l'humain et qui répond depuis l'origine des temps à un besoin de normes, de moeurs, des notions du bien et du mal. Certes, il existe des règles éthiques sociales assises sur les religions et admises par les psychanalystes, mais elles ne leur sont en rien spécifiques. L'éthique psychanalytique pourrait être faite d'une morale qui serait ordinaire en rapport avec des situations sociales habituelles, mais la psychanalyse n'est pas une situation sociale habituelle, mais bien plutôt un cadre spécifique où s'échappe fondamentalement du désir. Autrement dit, les particularités de la situation analytique pourraient avoir des conséquences éthiques liées à la méthode elle-même, et celle-ci ne peut qu'être en rupture avec les règles morales ordinaires, puisqu'en psychanalyse il n'est question que du désir alors que dans l'ordre social il n'y a de référents que religieux autour du bien et du mal. Il s'agira donc de se référer à l'histoire individuelle de chacun autour de son surmoi analytique qui se structure, s'organise au cours de l'analyse et de la formation analytique proprement dite et qui n'a forcément pas de fin. Par ailleurs, les psychanalystes ont besoin d'être soutenus dans leur application de la méthode analytique par une éthique au même titre que d'une supervision et d'un fonctionnement du groupe d'analystes auquel ils appartiennent, tel le Cercle En-passe analytique-l'Ecole. L'éthique de l'analyste se situerait ainsi à l'articulation de deux registres conjoints : l'un qui est orienté par la personne du patient et par tout ce qui est nécessaire à celui-ci pour que l'analyse soit possible, et l'autre qui résulte de l'inscription de l'activité de l'analyste dans la société et ses lois.

Le psychanalyste est avant tout celui qui a mené comme analysant, sa psychanalyse à son terme. Ce n'est que de là qu'il peut se faire responsable de l'acte analytique. Par ailleurs, à l'aulne de la fin de son analyse, le psychanalyste nouveau, s'il n'est plus assujetti au désir désormais débusqué - on pourrait parler chez l'Analyste d'un «désir averti» (Lacan) -, devient gouverné lors de sa pratique par des «codes» éthiques qui, dans un premier temps, vont énoncer des conventions qui régissent la relation entre l'Analyste et l'analysant. Le fondement de sa pratique repose essentiellement sur le fait qu'il ne va jamais perdre la mesure que le désir du sujet n'est que le désir de l'Autre. C'est en cela que ce qui suit n'en est que le prolongement. En suite, peut-on affirmer qu'il n'y a de psychanalyste qu'à ce que le désir de savoir lui vienne dès lors que son propre désir en tant que sujet sexué fût terrassé dans l'horreur de la castration imaginaire.

L'analysant arrive avec une demande, celle d'être libéré de son symptôme dont il ignore tout de la cause. Cette demande est formulée à un psychanalyste qui est constitué en «sujet supposé savoir» en fondement d'une supposition (non forcément consciente) de signification d'un savoir inconscient. Cet analysant s'offre à mettre en mots, par un dire en libre association, ce qu'il peut difficilement parler : des chaînes de signifiants. C'est ainsi qu'il met en acte la structure du langage de l'inconscient. L'Analyste, de cet en-dire, va faire acte d'interprétation, autorisant ainsi

que résonne l'inconscient de l'analysant. Du fait de cet acte d'interprétation s'ouvre la voie au transfert qui amène l'analysant à placer l'Analyste en grande Autre de lui-même, sujet, et non plus en un semblable. Lacan nous dit (Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, Seuil, Paris, 2006, p. 352) que l'analysant fait le psychanalyste «Témoin..., dépositaire..., référence..., garant..., gardien..., tabellion..., l'analyste participe du scribe».

Nous pourrions nous questionner sur l'analyste «supposé savoir». En réalité, sait-il ? Selon Lacan, il «n'est efficace qu'à s'offrir à la vraie surprise» (Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Seuil, 1966, p. 313). Autrement dit, il est à aborder chaque analysant comme s'il est le premier dont l'Analyste a à entendre ; et selon Freud en 1912 d' «éviter toute spéculation ou ruminant mentale pendant le traitement... et de ne pas soumettre le matériel à un travail intellectuel de synthèse avant que l'analyse n'ait été terminée» (Freud, De la technique psychanalytique, chapitre VII, PUF, 1967, p. 65).

Ainsi donc, l'Analyste est tenu de n'imposer rien à l'analysant, rien qui ne soit du changement, de la transformation, du rétablissement «d'un droit naturel... d'une harmonie naturelle» (Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Seuil, Paris, 1986, p. 310). Par ailleurs, il a devoir «de ne pas dicter son désir» (Le Séminaire, livre VII, p. 360), ne pas gêner le travail du sujet, ne pas se servir du transfert pour suggestionner, formater, modéliser. C'est pour ces raisons que l'on peut dire que l'Analyste ne peut connaître à l'avance l'issue d'une analyse.

L'analysant, quant à lui, fort de sa demande en guérison, ne sait pas qu'il vient pour parler son désir, et surtout pas en tant que désir de l'Autre, s'amenant peu à peu à contester ce qu'il croyait vouloir à l'origine en sa demande, venant peu à peu à sortir de l'illusion, de l'hallucination de l'Autre pour s'être sujet. C'est le psychanalyste qui, ayant appris de cette question, sait que l'analysant aura à extraire de son vouloir ce qu'il en est des fausses demandes, des faux dons pour réussir à aborder ce dont il est question en réalité, la jouissance dont le symptôme se nourrit. C'est donc dans cet état transférentielle que l'analysant accorde à l'analyste la position de celui de qui il pense pouvoir récupérer «quelque chose de l'objet perdu», l'objet a (Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Seuil, Paris, 1973, p. 27). En s'essayant à se pourvoir de cet objet perdu auprès de l'Analyste, ce dernier devient subséquent l'objet des fantasmes de l'analysant. Autrement dit, l'Analyste occupe pour un analysant la place de semblant d'objet a. Et l'Analyste sait de sa propre expérience ce qu'il advient de ce fantasme à la fin de la cure.

Au-delà de l'acte d'interprétation, un des tacts de l'Analyste dans la cure va être de savoir manier le temps, à la fois d'un temps qui passe et du temps qui ne passe pas. Il s'agit donc pour lui d'une pertinence d'intervention au juste moment, ni trop tôt, ni trop tard, seulement au bon moment. Lacan nous enseigne aussi du temps la coupure de la séance qui justement fait scansion temporelle tout autant qu'interprétation.

Pour en dire de la fonction de l'Analyste, elle pourrait s'énoncer ainsi : d'un hasard de rencontres en dire manifestes, il fait advenir un savoir en ordre symbolique dans l'extraction de la substance inconsciente manifestée par des signifiants. Cet acte analytique s'atteste de l'expérience analytique du psychanalyste et d'un contrôle en supervision pour faire valoir ce qu'il en est de sa dimension de l'acte analytique, de son rapport à la psychanalyse et de son rapport à l'analysant tout autant qu'à son propre désir. De son expérience, il a appris l'inconscient et que ce qui travaille le savoir inconscient c'est bien la jouissance qui y obvie. Ainsi il peut devenir celui qui entend de la



jouissance de l'autre, l'analysant, et l'accompagner jusqu'aux limites de lui-même, de sa propre jouissance, de celle qui lui fait se dire «Donc je suis ça».

Si Lacan nous affirme «l'Analyste ne s'autorise que de lui-même», cela ne signifie pas que tout lui est néanmoins permis. Il sous-entend par cette assertion, bien évidemment, qu'un Analyste ne peut s'autoriser de lui-même que s'il a été analysé, que s'il a franchi les étapes de l'Audition et de la Passe qui sex-sistent dans une structure psychanalytique telle celle du Cercle En-passe analytique-L'Ecole, aux fins de lui faire se confronter à ce qu'il pourrait en rester de son désir, obstacle à la fonction d'Analyste.

Chantal Belfort

808

## Les commissions vous informent!

*« Le cercle En-Passe analytique-L'Ecole se propose de fournir un espace d'appropriation du champ analytique, freudien et lacanien, mais aussi de présenter les réflexions, les contributions théoriques, cliniques, méthodologiques des membres titulaires et associés qui le composent.*

*Le Cercle ouvre ses portes à toutes personnes, sans barrières sociales, ni de diplômes premiers. »*

Cette revue n'est qu'une des ressources mises à votre disposition dans la dynamique de transmission du cercle En-Passe analytique-L'Ecole :

- Les rendez-vous du (S)éminaire, les lundis et jeudis ;
- L'espace de l'avant\* après, trente minutes avant le (S)éminaire du jeudi, où la commission formation accueille les questions, demandes et commentaires des participants, sur les précédents rendez-vous ;
- Les intensifs, les colloques, en week-end ;
- des propositions d'ateliers méthodologiques, sur demande des intéressé(e)s ;
- Le site web du cercle, [www.enpasseanalytique.com](http://www.enpasseanalytique.com), pour préparer les différents séminaires, en suivre les travaux, et partager les contributions élaborées par l'école et ses membres.

Questionnez, commentez, informez-vous. Librement.

*Vous pouvez faire parvenir vos contributions, commentaires et questions, à la rédaction : [revue@enpasseanalytique.com](mailto:revue@enpasseanalytique.com) .*

## Les tics de l'adaptation

**A** lors que les médias nous en relataient copieusement sur les questions de bio-éthique il y a encore quelques temps, il a suffi de quelques semaines pour que l'émoi passé, le sujet s'en soit glissé de la première page, au cul-de-basse-fosse, si proche, de ce qui a été suffisamment consommé. Néanmoins, pour qui s'en questionne car en faisant un propos de sens, la considération de l'éthique peut être une invite à y porter regard à chaque instant. S'il est un domaine dans lequel la question se fait mouvementée, c'est bien dans le giron des psychothérapies. Les lois fraîchement mises en vigueur – construites moins sur les tribulations d'un seul que sur une réflexion constructive, pérenne, et en connaissance de ce dont il s'agit, me semble-t-il – provoque émotions et réactions, invitant certains courants psychotérapeutiques, humanistes, de « l'ici et maintenant » notamment, à faire corps, à se rassembler ou s'associer en nombre, dans l'intérêt de la profession. Ces regroupements, au-delà des mouvements pécuniers qu'ils génèrent, en coûtent également à certaines écoles, de revoir, d'ajuster, d'adapter, parfois jusqu'au sens de ce qui faisait leur singularité, leur identité, pour être légitime à quelque affiliation, de laquelle reconnaissance, un espoir, une dénomination, ou du moins, un espace dans le botin pour rassurer et convaincre la clientèle potentielle, d'un sérieux, d'une efficacité, bref, d'un service où l'on peut vendre du mieux-être comme on commerce de la farce et attrapes. Etre adhérent au syndicat des feux d'artifices et des coussins péteurs, pour sûr, c'est un gage de qualité du produit... Mais est-ce qu'on maîtrise du désir comme l'on certifie l'obéissance d'un pétard à son mode d'emploi ? Pas même l'angoisse à la lecture du message « à manipuler avec précaution ».

Ce n'est pourtant pas une surprise, ce n'est pas comme si l'histoire ne se répétait pas, compulsive de la même essence de ceux qui l'écrivent. Revenons, si vous le voulez-bien, ne serait-ce que moins d'un siècle en arrière. Au hasard ou presque, en Autriche, dans les années 30.

Dans ces eaux là, la plupart des disciples de la première heure de Freud, à Vienne, ayant, tout comme lui, été juifs, nombreux furent ceux qui choisirent l'option de l'exil, voyant arriver les persécutions du nazisme à leur égard, et contribuèrent ainsi à l'exportation de la psychanalyse partout à travers le monde. Certains avaient optés pour le vieux continent, et Londres en particulier, comme Freud... Pour d'autres, les Etats Unis emportèrent la préférence. Pour ceux des analystes juifs ayant choisi Paris comme destination d'asile, le fléau nazi gagnant la France quelques années plus tard, leur transmission locale de la psychanalyse ne fût que de courte durée.

Quand à ceux qui accostèrent sur les rives du nouveau monde, ils découvrirent une culture très différente, et pour y trouver quelque place, finirent par adapter leur pratique, leurs approches théoriques et conceptuelles, aux singularités de la société américaine... Une Amérique de l'« *american way of life* », et du *rêve américain*, c'est-à-dire, l'idée mythique que les Etats-Unis étaient le pays de tous les possibles, la nation où le pauvre et le malheureux pouvaient, par leur travail et leur détermination, obtenir tous les succès et la réalisation de tous leurs rêves. L'« *american way of life* », modélisation morale d'un bonheur d'une normalité standardisée et de consommation de masse, et le mythe de l'« *american dream* » renchérisant sur l'idée d'un bonheur

accessible à tous – surtout quand on est américain – finit aussi par influencer sur les théorisations psychanalytiques.

C'est dans ce contexte qu'apparut un courant conceptuel nommé « *Ego psychology* », dont la traduction littérale est la « Psychologie du Moi », qui mettait en avant que la guérison que pouvait viser la psychanalyse était de renforcer le Moi du patient, en lui permettant d'introjecter le « Moi fort » de l'analyste. Outre la mise en question éthico-déontologique que peut évoquer cette démarche de faire du Moi de l'analyste, la bonne référence de la normalité psychique auquel devrait ressembler chaque patient à la sortie d'une analyse dite réussie, dans la mesure où on peut parler d'un processus d'aliénation, il est tout aussi à se demander si on peut réduire le parcours analytique à une simple entreprise de renforcement des instances narcissiques, instances imaginaires qui plus est, porteuses de toutes les (dés)illusions. En tout cas, il semble bien qu'à ce point de l'histoire la plupart des analyses « du cru » aient entamé quelques métamorphoses, avec l'apparition de plusieurs approches psychothérapeutiques. L'après seconde-guerre mondiale, c'est aussi le temps de l'avènement de la psychologie humaniste, dans laquelle se reconnaît notamment la Gestalt-thérapie. On peut citer, dans les leaders du mouvement humaniste, sans doute le plus connu, le pasteur Carl Rogers, sa thérapie centrée sur la personne, sur le vécu phénoménologique du sujet, manifestant aussi les bases existentialistes des approches de l'« ici et maintenant ».

Mais faisons retour aux disciples de l'« *Ego psychology* », si jamais nous les avons laissé trop longtemps de côté : pendant ce temps, ils se questionnèrent non plus tant sur ce qui est de la traversée de l'Oedipe, et de la dimension sexuelle refoulée de la névrose, mais davantage à ce qui est de l'avant, aux stades prégénitaux et la constitution de l'identité, au sentiment d'être soi, et à la façon dont il s'élabore, sur la base des interactions entre le nourrisson et sa mère.

Lacan sera très virulent vis-à-vis de cette manière d'aborder la psychanalyse, et prônera ce qu'il appellera un « retour à Freud ». Un retour qui ne se cantonnera pas simplement à un rejet des théorisations de l'« *Ego psychology* » pour les remplacer par les écrits freudiens tels que l'auteur les avaient laissés, mais tels que Lacan les lisait, les comprenait et percevait l'essence, dans sa spécificité de la psychanalyse, d'une éthique du désir.

Lacan tentera de démontrer la relative inconsistance de l'image, avec son expérience du miroir inversé, afin de convaincre son auditoire du fait que le Moi n'est jamais qu'une instance ne représentant que ce que nous pensons être, et qui ne se construit jamais qu'à partir de ce que nous percevons de nous même, dans le regard de l'autre. Ce que nous aimerions être ou devenir, ou l'être tout puissant, sans limites, que nous imaginions avoir été étant petit d'homme, ne sont que des images que nous avons de nous même... Que Freud a approché à travers ses théorisations sur l'Idéal du Moi et le Moi idéal.

Pour Lacan, ce qui définit l'essence même du sujet de l'inconscient, ce n'est pas les images qu'il a de lui-même, mais le désir inextinguible qui s'illustre dans le fantasme autour duquel sa psyché s'est structurée. Autrement dit, pour Lacan, l'exploration de l'inconscient qu'est le processus de l'analyse ne doit pas avoir pour but de renforcer les images vides que nous avons de nous même, mais d'identifier le désir qui anime le sujet. Ce n'est pas tant de savoir qui l'on est, que ce qu'on veut, la vérité cachée dans l'inconscient du sujet, n'étant que celle de son désir.

Cela n'a en effet rien à voir avec le but d'une psychologie du Moi ou de quelque psychothérapie qui recherche une guérison en conduisant le patient à s'adapter à un modèle de santé mentale représenté par le Moi de l'analyste thérapeute, et d'un Moi, au risque d'en faire trembler davantage l'Olympe, qui s'aborde de si peu de conscience, ou d'« awareness » pourrait-on dire. Lacan y perçoit là une thérapeutique de la norme, reposant sur un modèle d'aliénation, qu'il n'aura de cesse de dénoncer, contrarié à l'idée de voir ce courant qu'il trouve pervers, venir influencer sur les pratiques en France, et notamment au sein de la SPP, Société Psychanalytique de Paris, fondée avant-guerre sous l'impulsion de Marie de Bonaparte et de quelques autres, qui était alors la seule école de psychanalyse jusque dans les années cinquante.

Et fait remarquable à considérer, à cette époque le siège de l'Association Internationale de Psychanalyse, institution censée regrouper toutes les écoles de psychanalyses de part le monde, reconnues officiellement par les héritiers de Freud, se trouve... aux Etats-Unis.

L'enseignement de Jacques Lacan séduira nombre d'analystes au sein de la SPP, et les nombreuses demandes d'analyses didactiques qui lui seront faites (analyse de formation afin de devenir analyste), et ses innovations techniques, lui vaudront quelques inimitiés, d'où découleront une succession d'éclatements conduisant à la création de la majorité des écoles de psychanalyse et de courants actuellement présents en France. Puis les années 60-70 feront le reste, et dans l'entre de la psychanalyse et de la psychiatrie, une « troisième voie » y trouva un terreau de « contre-culture » fertile, faite de multitudes d'approches psychothérapeutiques et de consoeurs méthodes de développement personnel, dont la gestalt-thérapie, considérée aux Etats-Unis comme « l'innovation la plus importante en psychiatrie depuis Freud », à en lire Serge Ginger, à la fin des années 80, cofondateur de l'Ecole Parisienne de Gestalt.

Aujourd'hui, alors que pour « subsister », certaines écoles s'engagent dans des ajustements, des déménagements leur garantissant une légitimité – au sein d'instances néanmoins sans légitimité au regard de la loi, aussi injuste puisse-t-elle être – quitte à altérer ce qui faisait sens au départ, cela me fait penser à cette histoire qui s'en tourne en rond, ou, pour survivre, point de salut que de faire en sorte de lui revenir et lui plaire toujours, à cette Autre qui reste à barrer, quand pour le sujet à la marge, la métaphore reste en demeure d'une rencontre impossible, et qu'en attendant, pour ne point disparaître, il n'y a que l'exil et la souffrance du déraciné.

Et qu'en est-il d'une école, quand elle s'en remet au désir d'un autre ? Qu'en est-il de la transmission, s'il n'est point de sujet pour se nommer et faire témoignage ? Un tas, une glue, un bouse peut-être ?

La vie s'en contente cela dit, et tant qu'il fera du désir d'aller voir là où l'on nous invite surtout à ne pas aller, car il est dit qu'il y fait noir et que ça pue, et que l'excommunication est au rendez-vous – nommant ainsi presque les charmes d'un rencard avec l'inconscient – alors, l'espoir demeure. Celui du sujet à se nommer.

Pascal Wilhelm

## « La vie au risque de la foi »

Puisqu'il est question de la vie, et même de sa conservation, donc par conséquent de sa perte, comme dans la tragédie qui touche le Japon et la planète, il convient de s'interroger sur ce qui fait risque à la foi, du moins pour le croyant. S'il semble logique, du moins dans ce qui ferait apparence de considérer que la mort mette un terme à la foi, du fait de la cessation de la vie, il convient aussi d'envisager, ce qui ferait mort en foi, durant la vie même. Mais parler de foi, n'est-ce pas déraisonnable pour un psychanalyste ? Ou bien tout au contraire, puisque la psychanalyse s'inscrit dans le trou de la raison, en ceci qu'elle fait faille à toute identification de ce qui serait à nommer raison, elle s'inscrit à se dénommer de la raison. Là où la raison ne s'instaure que du conscient, et que la dénomination de la raison, quant à elle, puise sa justification dans l'injustice faite au sujet par l'absolu maître qu'est l'inconscient. Maître du langage, à mettre au «je» d'une décomposition de toute velléité d'une autonomie qu'à se bâtir dans le rouage et le nouage de la cure analytique. Si l'inconscient fait trou à toute tentation de raison, la foi ne peut que s'instaurer d'une même dialectique ; celle de l'insaisissable, en faille de l'attente à la nomination. De celle qui se nomme quand le croyant, justement prend langue, pour taire le silence d'une forclusion décisive, et fait langage de cette invocation : «J'ai foi». Invocation qui s'adresse qu'à lui-même et peut-être aussi au florilège de l'Autre, mais qui ne cherche pas l'oreille d'un divin, à n'en pas douter, du moins pour le croyant que je suis, toujours de cette Origine de la foi, et de sa nomination dans la langue de l'homme, du parlêtre. Car la langue du divin ne s'énonce, ni en mot, ni en incantation, ni en mathème conceptuelle, mais à la fois plus simplement et plus fondamentalement dans ce fait sens dans le «j'» de j'ai foi. Où le «j'» et le «'» marque l'Alliance de l'Éternel et de sa création. Alors, peut-être que cette affirmation, cette nomination, n'est en réalité que ce qu'elle demeure à s'être, un risque qui court durant toute la vie. La vie au risque de la foi, risque, non pas de la perdre, mais de l'enrichir, de la tranquilliser, jusque qu'à ce moment même où la nomination éteint le voile de l'avoir, pour celui de l'être. Dans ce temps, où la vie se signe du passage de j'ai foi, à je suis foi. Mais là s'arrête l'écriture, car ce qui se dit dans le dit de foi, se parle dans le silence du simple. Et si sous le psychanalyste, que je suis, il n'y avait en fait, que la fête de la foi...

Thierry Piras